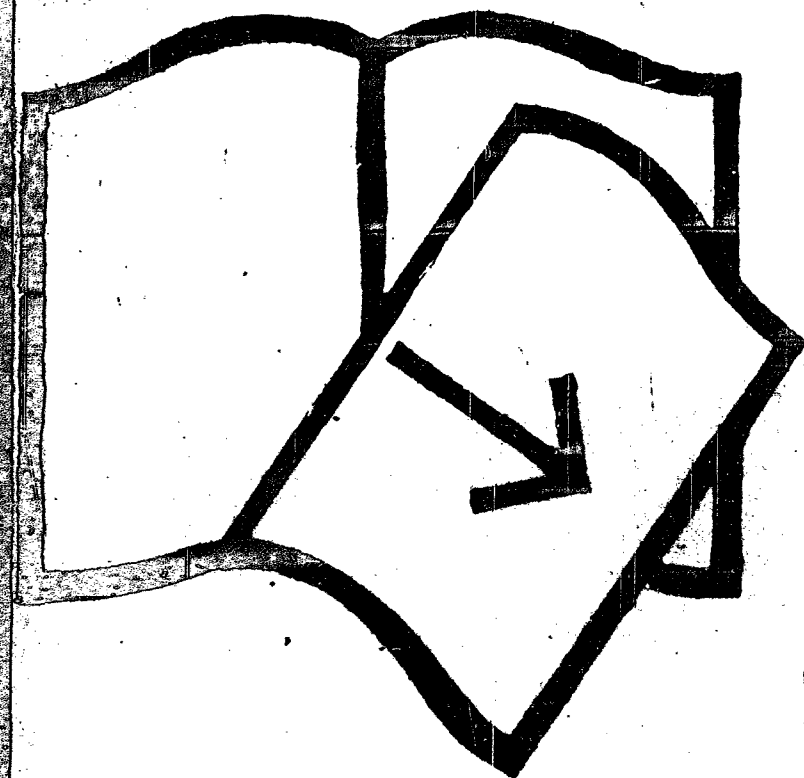
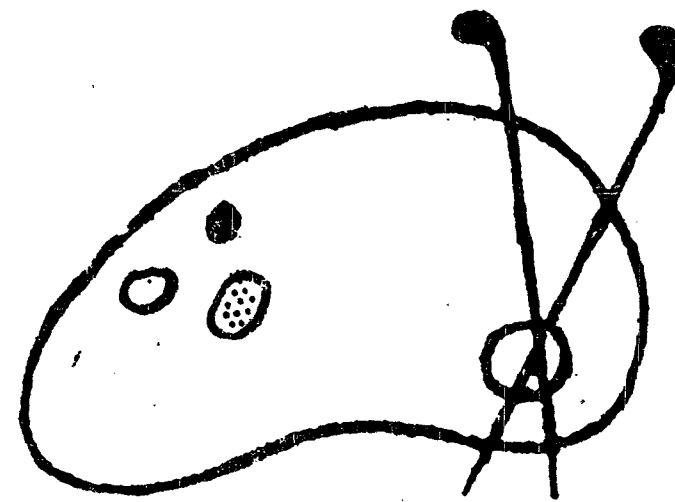
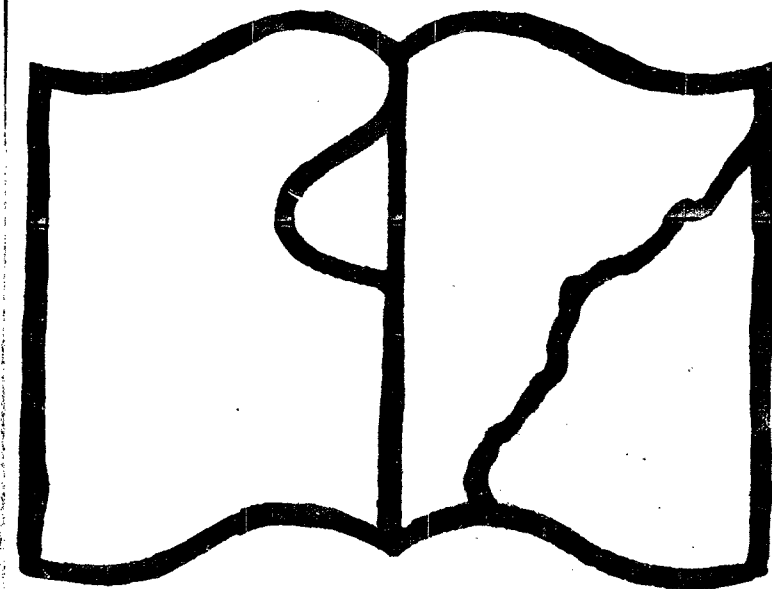




Couverture inférieure manquante.



Début d'une série de documents
en couleur



Texte détérioré — reliure défectueuse
NF Z 43-120-11

8Y²
44068

AU SAHARA

16
1890

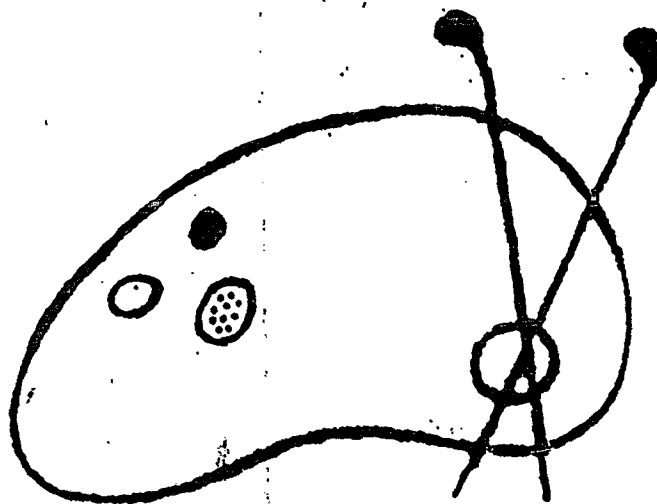
Mœurs Arabes

ZEÏA -- NOUA

BATNA

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. BEUN

1890



Fin d'une série de documents
en couleur

AU SAHARA

Mœurs Arabes



ZEIA — NOUA

BATNA

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. BEUN

1890

8. V²

44068

AU SAHARA

Mœurs Arabes

Zéïa — Noua

ZEIA

C'était dans une petite oasis du Sahara. On était dans les premiers jours d'octobre et il y avait deux heures environ que le soleil s'était couché, faisant, comme chaque soir une retraite fantasmagorique, illuminant d'abord de pourpre, puis de rose carminé et enfin d'orange flamboyant, les crêtes des montagnes au nord-ouest, les têtes et les troncs des palmiers ainsi que les murs gris du village situé au milieu de l'oasis.

A environ sept à huit cents mètres du village, se trouvait plantée une tente de gardien de la récolte de dattes qui, cette année-là, se trouvait abondante et dont les régimes jaune d'ocre ajoutaient un charme de plus au coup d'œil merveilleux

qu'offrait la végétation luxuriante qui entourait les palmiers.

Une espèce de parc avait été construit entre quatre touffes de palmiers, placées en carré à huit ou dix mètres l'une de l'autre.

Ces touffes formaient aux angles de la cour ménagère un obstacle infranchissable.

De touffe en touffe, il avait été planté une haie en hautes branches de palmiers, haie nommée zériba, qui interceptaient les regards.

Au milieu de ce parc, était montée la tente, longue de six mètres, profonde de quatre; une de ces bonnes tentes en poil de chameau, imperméables, et qu'avec si peu de précautions les indigènes savent rendre inaccessibles au vent.

A droite et à gauche, avaient été construits deux gourbis en branches de palmiers.

Dans un coin de la cour, attachés par les pieds de devant, trois ou quatre ânes grignottaient un peu de paille hachée.

Dans un autre coin, une douzaine de chèvres, également entravées, mâchaient des roseaux coupés pour leur souper.

Les deux autres angles étaient réservés pour les feux des cuisines, (*kanounn*) des habitants de ce petit campement.

Le chef de la tente, Si Ahmed ben Ali,

était un brave homme de soixante-cinq à soixante-dix ans pour lequel tous ceux qui l'approchaient ou le rencontraient semblaient avoir une grande déférence.

Quand je dis : « *brave homme* » il faudrait nous entendre.

Cen'était pas un brave homme à la mode de chez nous, ayant travaillé toute sa vie sans faire jamais de tort à personne.

Non ! c'était un brave homme arabe.

Comme il me faudrait peut-être entrer dans de longs détails pour indiquer la déférence, je préfère raconter la vie de Si Ahmed ben Ali, telle qu'on me l'a racontée à moi-même et en sa présence.

Tout petit, Si Ahmed ben Ali avait été dressé au vol par sa mère et les autres femmes de la tente de son père Si Ali ben Ahmed et il avait vite montré de grandes dispositions à devenir un maître dans cet art délicat de s'emparer du bien d'autrui, art où du reste excellent tous les arabes.

De six à onze ans, Si Ahmed était devenu d'une jolie force, fourrant sous son burnous avec le plus grand sang-froid et la plus experte adresse, tous les objets dont pouvaient s'approcher ses mains longues et crochues.

De onze à dix-huit ans, il élargit la sphère de ses opérations et au lieu de petites choses dont il s'était contenté jusqu'à

ce moment, tels que couteaux, menues monnaies, petits bijoux, dattes, petites peaux pleines de farine, etc. etc. il commença à ramasser chevreaux, agneaux, moutons.

Il accompagna, pour faire le guet, son père qui dans le jour, revêtu d'un burnous en loques et poussant un âne devant lui, allait de tente en tente, de maison en maison, demandant l'aumône d'un ton lamentable en fouillant de son oeil d'oiseau de proie les murs et l'intérieur des tentes pour voir où, la nuit venue, il pouvait faire un trou dans ces murs, ou bien où était placé, sous la tente, le coffret en bois peint en vert qui ordinairement contient les bijoux et l'argent.

Quand la tribu était en estivage dans le Tell, de mai à octobre, les hommes l'emmenaient avec eux et lui montraient la façon dont il fallait s'y prendre pour débarrasser sans danger un colon de son cheval, d'un bœuf ou d'une partie de sa récolte.

C'est pendant cette période de onze à dix-huit ans qu'on lui fit concevoir et se graver dans la tête l'horreur du vol..... quand le voleur se laisse prendre, et qu'on lui inculqua cette idée qu'il vaut mieux mille fois tuer un *chien de Roumi* qui fait le récalcitrant et ne veut même pas se

laisser voler une poule, ô misère ! que de se laisser pincer.

A force de le lui répéter, on lui fit aussi comprendre la justesse du proverbe arabe « *Elli guer mett* ». Celui qui avoue est mort ou meurt.

Enfin, ses professeurs n'oublièrent pas de lui faire remarquer que Dieu était avec les croyants puisque la justice des Roumis, au lieu d'être simplement borgne et boiteuse comme toute justice qui se respecte, était aveugle, sourde et paralysée : Une vieille femme enfin !

Ah ! ce n'était pas la justice des Turcs. Celle-là était myope seulement, c'est pourquoi elle frappait à tort et à travers, mais comme elle frappait fort ! aussi, les Turcs étaient des « *Meselmin* » Musulmans ! et il fallait les respecter.

Cette éducation saine et forte, avait fait de Si Ahmed ben Ali un gentleman arabe accompli.

De dix-huit à vingt-et-un ans, son père le maria trois fois et à vingt-six ans, de ses trois femmes, il se trouva à la tête de douze enfants, six garçons et six filles. Deux enfants de chaque sexe lui étant morts, il lui restait quatre garçons et quatre filles.

Il fallait faire vivre tout cela ; aussi, de vingt-cinq à trente-cinq ans, Si Ahmed ben Ali mit-il à profit les leçons mater-

nelles et paternelles et sans jamais travailler, non pas qu'il fût paresseux, mais parce qu'il n'y était pas habitué, comme il le disait simplement, sans rien posséder, il sut pourvoir aux besoins de sa nombreuse famille sans, comme il le proclamait fièrement, jamais faire de dettes.

Dire qu'il était vu d'un bon œil par ses voisins, serait exagérer. On lui faisait force salamalecks parce qu'on avait peur de lui, le sachant capable de tout.

Mais quand il amenait sa smala et plantait sa tente près d'un village ou d'un douar, les habitants de ce douar ou de ce village, maugréaient tout bas et l'auraient de bon cœur envoyé camper au diable, du moins les gens tranquilles, car en pays arabe il y a des gens tranquilles, non pas qu'ils ne soient voleurs, mais ce sont des gens qui attendent l'occasion sans la chercher.

Par exemple, ils ne savent jamais y résister. *C'est Dieu qui m'a envoyé cela*, disent-ils ; et ils s'approprient avec volupté tout ce qu'ils peuvent râfler sans danger et sans trop de dérangement.

Les autres, ceux qui cherchaient l'occasion, Si Ahmed ben Ali s'abouchait avec eux et bientôt, c'était un concert de plaintes s'élevant de tous les points de l'horizon.

Le cheick était accablé de réclamations.

A l'un, on avait percé sa maison et on lui avait pris du blé, des bijoux, de l'argent.

A l'autre, on avait volé sa jument.

Un autre, avait vu s'envoler quatre chameaux.

Un autre encore, des moutons, etc. etc.

Toutes les nuits, il y avait quelque chose.

Cela durait ainsi jusqu'à ce que l'autorité, prévenue en sous mains soit par un individu ayant des motifs personnels de haine contre Si Ahmed ou un de ses associés et qui suppliait de ne pas dire que c'était lui qui avait fait la dénonciation, soit par des lettres anonymes, finisse par faire venir Si Ahmed ben Ali et ses associés.

On les gardait sept à huit jours, on leur reprochait d'avoir commis tous les derniers vols.

Ils niaient énergiquement et Si Ahmed, beau d'indignation disait : « Fais-moi seulement venir et entendre une jeune fille borgne qui dise que c'est moi, qu'elle m'a vu ; et tu pourras me couper la tête. »

Alors l'autorité faisait une enquête, les membres de la *djemda* étaient appelés et confrontés avec les accusés ; tous disaient ne rien savoir, qu'on s'était trompé, que

Si Ahmed ben Ali était certainement un honnête homme, craignant Dieu, faisant régulièrement les prières prescrites, etc. etc.

La peur est une bien jolie chose.

On renvoyait tout ce monde-là.

Si Ahmed ben Ali, dont l'indignation n'était pas encore calmée, secouait la poussière de ses savates sur le village ou le douar et allait camper plus loin.

Il s'empressait de recommencer.

Au moment où commence cette véridique histoire, le bonheur s'était depuis longtemps envolé de la tente de Si Ahmed.

Ses quatre filles avaient été mariées. Une était morte, deux autres avaient été divorcées et s'étaient remariées au loin.

La quatrième s'était sauvée de chez son mari qui la maltraitait et oubliait de la nourrir. Elle était rentrée chez son père, apportant une petite fille à la mine fort éveillée, qui promettait d'être très jolie et qui se nommait Zora dont on avait fait le diminutif Zéïa.

Les quatre fils avaient eu des malheurs.

Si Ahmed ben Ali avait bien fait tout ce qu'il avait pu pour leur inculquer les bons principes du métier.

Il leur avait bien démontré la façon dont on tombe sur un berger de chamcaux en train de jouer de la flûte ou de rêver le

ventre au soleil, comment, lorsqu'on ne veut pas le tuer, on le ficelle, on le baillonne et lui bande les yeux, comment on le jette en travers d'un chameau, comment on file ensuite du nord au sud ou du sud au nord suivant le cas, pour aller vendre à moitié prix à tel ou tel marché.

Il leur avait indiqué le moment précis où il faut lâcher, pendant la nuit, après l'avoir détaché, débaillonné et lui avoir débandé les yeux, le chamelier à moitié mort de frayeur, de faim et de soif, de façon à ce qu'il ne puisse pas reconnaître les voleurs et à ce qu'il lui faille deux ou trois jours de marche pour rentrer chez lui et raconter sa lamentable aventure, tout en pensant à part lui que, si en le lâchant ils ne lui avaient pas laissé une petite peau contenant de l'eau et quelques dattes dans un chiffon, il serait mort de faim et surtout de soif. Cette dernière attention était formellement recommandée pour que le berger soit amené à penser que ces voleurs étaient néanmoins de bien braves gens.

Mais il faut rendre à Si Ahmed ben Ali cette justice. Si ses fils n'étaient pas de sa force, c'est qu'il en avait eu quatre à instruire, tandis que lui était fils unique.

Le premier, Ahmed, avait été tué raide par un chamelier sur ses gardes.

Le deuxième, Ali, avait été exécuté

pour avoir tué un colon avec sa femme et violé leur fille, lui cinquième.

Le troisième, Abdallah, qui était délicat et auquel le grand air faisait du mal, était allé *travailler* à Alger, c'est-à-dire, faire le portefaix, le porteur d'eau, le proxénète et... tout ce qui se présenterait avec un bénéfice honnête.

Un soir, il fut *entraîné* par des mauvais sujets et surpris à minuit dans un magasin.

Il y avait là effraction, tentative de vol à main armée, tentative d'assassinat, etc. etc., toutes les herbes de la Saint-Jean, quoi !

Un jeune juif gardait le magasin.

Tremblant, un revolver à la main, il fit feu au hasard en entendant du bruit.

Abdallah riposta par un coup de pistolet parfaitement dirigé dans la direction du jeune juif qui ne fut pas touché, mais qui se mit à pousser des hurlements qui attirèrent la police qui pinça le jeune Abdallah qui fut envoyé à Cayenne.

Ce qui fut une grande injustice, comme me l'expliquait très bien si Ahmed ben Ali. En somme, rien n'avait été volé puisque la police était arrivée à temps ; il n'y avait eu ni mort d'homme ni même de blessures : puisqu'Abdallah avait manqué le juif. (*Que Dieu confonde !*) Alors, pourquoi envoyer l'enfant à Cayenne ! une

simple amende, deux mois de prison, aurait suffi !

Au point de vue arabe, c'est tellement juste, que ne pas être de l'avis de Si Ahmed serait, comme il le disait, d'une grande injustice.

Le quatrième fils de Si Ahmed était Resgui.

Depuis de longues années, on n'avait entendu parler de lui lorsqu'un soir, il arriva exténué à la tente.

Il était vêtu d'un burnous qui laissait passer par de longs trous la bise qui soufflait ce soir-là. La gandoura qui était dessous était noire, raide de crasse et mouchetée de taches de toutes couleurs et de toutes provenances.

Il mangea comme un ogre, refusant obstinément de dire d'où il venait, restant farouche, avec sa barbe longue, ses yeux hagards et s'endormit comme une souche.

Le lendemain, on le regarda.

Ce n'était plus le beau gars qui était parti il y avait une quinzaine d'années. Il revenait jaune, cassé, brisé, sans force.

Il avait au travers de la figure, la cicatrice d'un coup de sabre. trois doigts de sa main gauche étaient coupés, sa jambe droite avait été percée de plusieurs trous qui avaient laissé des cicatrices profondes.

Chose extraordinaire, il entremêlait le

peu de mots qu'il disait de jurons et de mots français.

Quand je le vis, je crus que comme un de ses amis, le sémillant Abd-El-Kader, il allait me raconter son odyssée et me dire qu'il avait fait cinq ou dix ans de *salle de police à Aix*, mais il n'en fut rien ; Resgui avait le caractère en dedans.

J'ai toujours pensé que c'était à cause de sa mauvaise santé.

L'Abd-El-Kader dont je viens de parler n'était pas comme cela lui, oh non ! Dès le premier jour où je l'avais vu, il m'avait déclaré qu'il avait fait cinq ans de *salle de police à Aix* pour une vétille ; étant jeune, il s'amusait avec d'autres à dévaliser, à main armée, les caravanes sur les routes.

Il me demandait : « Ti connais mous-sieur Blandini ? Ti connais pas moussiou « Estini ! Ti connais pas moussiou Ra-mini ? »

Et sur ma réponse que je ne connaissais pas ces honorables personnes que je suppose être des gardiens de prison puisque Abdelkader les appelait tous « chefs » ; il avait l'air de fort me mépriser, pensant sans doute avoir des connaissances et des relations bien supérieures à celles que je pouvais avoir moi-même.

Resgui avait quarante ans, on lui en eut donné soixante. Ce fut à lui que le

vieux Si Ahmed confia la direction de la tente dont il était fatigué.

A ce moment, les habitants de la tente étaient : Si Ahmed ben Ali, Resgui, une vieille femme de Si Ahmed qui s'obstinait à vivre, sa fille et la fille de celle-ci, Zéïa, un jeune homme de dix-huit ans, appelé Abderrahman, qui était fils de l'ainé des fils de Si Ahmed et qui avait été recueilli après l'accident arrivé à son père ; plus une demi-douzaine d'enfants des deux sexes, qui étaient des parents sans parents et qui commençaient déjà à rapporter à la maison tout ce que *Dieu leur envoyait*, c'est-à-dire, tout ce qu'ils pouvaient voler.

Depuis un an, on avait marié Abderrahman qui, à cette époque avait dix-sept ans, avec Zéïa qui en avait treize.

Abderrahman, le seul rejeton de cette race de héros-bandits, était un raté.

Maigre, rachitique, miné continuellement par les fièvres, exigü, le visage jaune, sans énergie, les membres déjetés, il pouvait inspirer la pitié, mais rien que cela.

Zéïa, au contraire, avait tenu ce qu'elle promettait étant petite.

C'était une jeune petite personne bien plantée.

A Paris, on lui eut fait vite une réputa-

tion de beauté et véritablement elle le méritait.

Figurez-vous un petit bipède de hauteur moyenne, blanc de peau, de ce blanc mat qui appartient aux femmes des pays chauds.

Cela avait les cheveux blond-cendré, très longs et très soyeux; des épaules à faire envie à une reine, une poitrine qui, sans avoir jamais connu le corset, relevait de pointes menaçantes les plis de son vêtement sommaire; des hanches qui se balançaient à la mode arabe et des mains et des pieds si petits et si fins, (encore un des signes distinctifs de la race), qu'on ne se lassait pas de les regarder.

Quant au museau, il était à l'avenant; d'abord, un front long, étroit et droit, des sourcils noirs se rejoignant au-dessus du nez; celui-ci, droit et fin aux narines minces et continuellement en mouvement; une paire de grands yeux noirs aux longs cils, aux paupières traîtresses, tantôt grands ouverts, tantôt mi-fermés comme ceux des chats.

En somme, un bien joli petit animal.

Ce qu'il y avait de pire, dans cette affaire-là, c'est que Zéïa le savait.

Maintes fois elle avait entendu dire d'elle par les indigènes, ce dicton arabe; « Elle éblouit comme le soleil et aveu-

gle ceux qui la voient » seulement, comme elle était très jeune, elle attendait.

La soirée d'octobre où nous sommes arrivés, était splendide.

A l'est, le ciel d'un bleu sombre était parsemé d'innombrables étoiles. La lune, dans son premier quartier, déclinait rapidement vers l'ouest et argentait à peine une partie de ce bleu du ciel qui semble une des beautés fatales du Sahara.

On jacassait encore un peu dans la cour formée par les touffes de palmiers et la Zériba. Il y avait eu un mariage la veille dans le village et, pour y paraître avec plus d'éclat, Zéïa avait emprunté les vêtements et les bijoux de parentes plus fortunées qu'elle et y avait paru couverte littéralement d'argent, habillée de vêtements de soie de couleurs voyantes.

Elle y avait fait sur tous les assistants une impression profonde.

La veille, elle s'était couchée avec ses beaux atours, enivrée qu'elle était par les regards incendiaires des hommes et par les jalousies des femmes.

Le lendemain, comme elle connaissait ses voisins, et que la gloire du premier jour était passée, elle défaisait ses bandeaux, retirait les bijoux et en faisait un paquet qu'elle cachait dans un trou creusé en terre.

Ses beaux effets de soie étaient onye-

loppés dans un chiffon et cachés dans une des touffes qui formaient les angles de la cour.

Comme il faisait encore très chaud, elle ne garda sur elle qu'une gandoura transparente en cotonnade à huit sous le mètre et elle était encore très bien comme cela, mieux même, selon moi, qui suis un admirateur passionné de la forme.

Le vieux Si Ahmed avait sommeil, il donna l'ordre à Resgui de faire taire : « ces chiennes-là ».

Les lueurs fumeuses du feu de branchages auprès duquel jasaient les femmes s'éteignirent. Chacun gagna sa place et le silence régna bientôt dans l'enceinte de la Zériba, interrompu de temps en temps par les aboiements furieux d'un chien de garde qui avait senti un chacal ou qui, comme les chiens de garde arabes, aboyait tout simplement pour s'entendre aboyer.

A quarante mètres environ de la tente, cachés dans un ravinet au milieu des roseaux, deux individus guettaient.

Ils étaient vêtus du vêtement sombre et traditionnel des voleurs de nuit, de la kachelia, sorte de chemise en forme de sac, avec trois trous pour passer la tête et les bras.

Ils s'appelaient Ahmed ben Dris et Zouid Kechi.

Le jour même et la veille, ils avaient

pu apprécier combien Zéïa était jolie, mais ce qui avait surtout touché ces deux généreux enfants de l'Islam, c'était la profusion des bijoux dont elle était couverte.

Il y en avait au moins pour cinq cents francs!!!

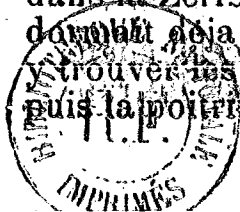
Une indiscretion d'une des femmes de la tente avait fait savoir que la veille, Zéïa avait couché revêtue de ses parures, et comme ils supposaient que cette nuit-là elle ferait de même, ils s'étaient proposé de lui enlever tout ce superflu, la trouvant probablement, comme moi, assez jolie sans cela.

La lune, ennuyée sans doute de toutes ces turpitudes qui se tramaient dans l'ombre des grands roseaux, s'était couchée.

Le paysage avait gagné en grandeur de n'être plus éclairé. Le ciel était partout étoilé à profusion et l'oasis semblait, sous ses palmiers gigantesques, percée de cavernes sombres.

Après s'être concertés un moment, Ahmed et Zouid prirent un parti.

Zouid appuya un peu à droite en remuant les roseaux, ce qui eut pour effet d'amener sur lui tous les chiens de garde; Ahmed rampa vers la tente, s'introduisit dans la Zériba, chercha et trouva Zéïa qui dormait déjà et tâta d'abord la tête pour y trouver les massives boucles d'oreilles, puis la poitrine pour y trouver les colliers,



les poignets et les chevilles pour voir si les bracelets de mains et de pieds étaient là où il les avait vus dans le jour.

A son grand désappointement, (il faut lui pardonner, ce n'était qu'un sauvage ou à peu près) il ne trouva que la femme.

Celle-ci, réveillée par ces attouchements, ouvrit les yeux et se mit à crier.

Son mari se leva et s'accrocha à la kachelia du voleur. Il sortit de dessous son burnous un immense pistolet qui refusa obstinément de partir.

Ahmed, qui avait en main une courte matraque en bois dur et à grosse tête, lui en appliqua un coup sur le crâne, qui le jeta à terre.

Resgui aussi s'était levé, mais Zouid, qui le guettait, lui envoya une pierre en pleine poitrine et l'abattit.

Les deux voleurs déçus, se sauvèrent.

Le cheik fut prévenu dès le lendemain matin. La blessure d'Abderrhaman à la tête n'était rien ; mais Resgui se plaignit de la sienne à la poitrine.

Néanmoins, les parties s'arrangèrent, et il fut convenu que, moyennant cent francs qui furent donnés au cheik par Ahmed et Zouid, (il faut bien que l'autorité soit encouragée) il n'y aurait pas de plainte de portée.

Le soir, Resgui mourait ; cela changeait la chose de face. Le cheik fut rap-

pelé ; il écrivit un rapport, envoya Ahmed, Zouï, Abderrahman, quelques témoins et le cadavre à l'autorité pour la constatation médico-légale (car dans ce pays-là, ce sont les cadavres qui se déplacent et non ceux qui peuvent marcher), et ne rendit pas les cent francs.

Ahmed et Zouï passeront devant un conseil de guerre et furent naturellement acquittés.

En somme, qu'avait-on à leur reprocher ?

Résgui était tellement malingre et malade que c'était peut-être un coup de sirocco qui l'avait tué.

En tous cas, il n'y avait eu ni détonation, ni sang versé.

Le vieux Si Ahmed investit de l'autorité Abderrahman.

Celui-ci n'était pas de force à supporter un pareil fardeau.

Un jour, Zéïa fit demander une vieille femme des environs à laquelle elle dit lorsqu'elles furent seules :

« Je suis enceinte de mon mari, comme
« je ne voudrais pas avoir un enfant de
« lui parce que je n'aime pas les singes,
« et comme je sais que tu es experte en
« chose d'avortement, je te paierai bien si
« tu peux me donner de quoi me faire
« avorter.

« Ah ! et puis, ajouta-t-elle en embras

« sant la tête de la vieille mégère : « si tu
« pouvais me donner un peu de cette pou-
« dre qui fait mourir les gens, je te don-
« nerai ce que tu me demanderas. »

La vieille lui répondit : « Oh ! ma fille,
« ce n'est pas moi qui ai tout cela, c'est
« une de mes amies habitant sous la tente
« chez les Arabes. Si tu me donnes deux
« douros pour moi et deux pour l'autre,
« dans trois ou quatre jours, tu auras ce
« que tu veux. »

Elle mentait la vieille sorcière ; c'était
elle qui fabriquait ces drogues atroces
avec de la rue et de la belladone qui abon-
dent dans le pays, mais comme elle trou-
vait dangereux de les vendre elle-même,
elle s'était associée avec une autre quili-
vrait.

Zéïa avait promis, elle avait son idée et
rien ne lui coûtait pour la suivre.

Quatre ou cinq jours après, une vieille
femme, sale, horrible, pénétrait dans la
Zériba, se versait de l'eau à la peau de
bouc pendue à son trépied, faisait ses
ablutions et la prière sans se gêner et s'é-
tendait ensuite sur le lit du vieux si Ah-
med ben Ali qu'elle expulsait et qui n'o-
sait pas la chasser.

Cela tenait à ce qu'elle avait toutes les
allures d'une folle et les Arabes respec-
tent les actes des fous.

Cependant, sous ses cheveux gris en

débandade, brillaient deux yeux petits et perçants et Zéïa, qui depuis quelques jours était à l'affût de son poison, remarqua bientôt que la vieille clignait obstinément de l'œil qui était de son côté.

Elle comprit et s'approcha. « Oh ! la mère, lui dit-elle ; laisse cette place à notre grand-père, viens, je vais te donner à manger.

La vieille la suivit dans un des gourbis qui flanquaient la tente. Le vieux, débarrassé de cette sorcière qui était venue troubler ses rêvasseries, se réinstalla sur son lit en poussant un soupir de satisfaction.

La scène entre Zéïa et la sorcière fut courte. Celle-ci tendit à l'autre deux chiffons avec des ficelles en lui disant : le blanc est pour toi, le bleu est *pour l'autre*.

Zéïa lui donna vingt francs qu'elle avait empruntés et tout fut dit. Les deux petits paquets disparurent et la vieille s'en alla en chantant et en faisant la folle plus que jamais.

Zéïa avait menti en disant qu'elle était enceinte, c'était un prétexte pour demander du poison.

Depuis longtemps, on souffrait dans la famille, le vieux ne rapportait plus rien, Resgui, avant sa mort, ne faisait que manger.

Abderrhaman était un pauvre malheu-

reux, faible, maladif et d'autant plus gé-
nant qu'il était jaloux.

On ne mangeait pas tous les jours et elle sentait que si elle était libre, elle aurait à profusion des bonnes choses à manger, des bijoux qu'elle était obligée d'emprunter pour paraître aux fêtes et tout ce qu'elle voudrait.

Elle était aussi poussée dans ce sens-là par les autres femmes de la tente et de là à l'idée de se débarrasser de son mari, à présent que Resgui n'était plus là, il n'y avait pas loin.

Elle n'osa le faire qu'un mois après la venue de la vieille femme.

Cette apparition, si elle avait été suivie immédiatement de la mort d'Abderrahman, n'eut pas manqué de donner lieu à des suppositions, des racontars qui sans être bien dangereux pour le présent, auraient pu nuire dans l'avenir.

Au bout d'un mois, elle choisit un jour où elle déclara dès la veille qu'elle *devait* un jour de Rhamadan (carême), pour avoir un prétexte pour ne pas manger et ce jour-là, elle mêla au couscous d'Abderrahman la poudre de la vieille.

Abderrahman, en galant homme, en mourut en deux heures.

Cela n'étonna personne tellement son visage jaune, sa maigreur avaient préparé l'opinion à cet événement.

Zéïa déclara que c'était elle qui prenait la direction de la maison ; elle avait quinze ans et était dans toute sa beauté.

L'abondance ne tarda pas à renaître sous la tente, rien ne manquait plus, on avait des dattes, du blé, du lait aigre, des quartiers de viande en profusion.

Le vieux Si Ahmed congratulait Zéïa, lui disant qu'elle avait remplacé avantageusement ses quatre fils.

Toutes ces victuailles étaient fournies par des prétendants.

Par le fait de la mort de son mari, Zéïa était devenue *Bent Roha* (maîtresse de son corps) c'est-à-dire qu'à elle seule appartenait le droit de disposer de sa personne.

Elle attirait les prétendants qui avaient quelque bien, faisait espérer à chacun d'eux, sans jamais rien leur accorder, qu'elle se déciderait à le prendre pour mari et lorsqu'ils étaient parfaitement plumés, elle les mettait à la porte sans aucun ménagement.

Elle se rendait bien compte que cette façon de faire lui suscitait des ennemis, aussi, avait-elle su amadouer le cheik qui la protégeait de tout son pouvoir et une plainte d'elle était fort redoutée.

Le vieux Si Ahmed ben Ali rendit sa belle âme à Dieu.

Huit jours après, une lubie poussa Zéla à venir chez moi.

Elle voulut voir mon habitation entière, fouilla partout et finalement, me déclara qu'elle se trouvait bien là et qu'elle ne voulait plus s'en aller.

Elle me dépeignit les misères que lui faisaient les femmes de la tente, me dit que les Arabes étaient des mauvaises gens etc. etc.

Elle était si jolie que je ne me fis pas prier pour lui accorder l'hospitalité qu'elle me demandait et elle resta chez moi deux mois.

Au bout de ce temps, elle me déclara d'un ton très résolu qu'elle était *maîtresse de son corps*, que personne n'avait le droit de la retenir de force et qu'elle voulait s'en aller.

Elle avait, me dit-elle, résolu de se marier avec le fils d'un cheick voisin qui l'avait fait demander.

Je n'étais pas extrêmement fâché de m'en débarrasser. Elle était gourmande, voleuse et menteuse. Je la laissai donc aller et j'assistai même à la fête donnée à l'occasion de son mariage.

Quinze jours après, elle et son nouveau mari étaient tués raides de deux coups de feu dont on n'a jamais découvert les auteurs, la mort étaient venues les trouver sous leur tente.

Ce sont probablement deux des anciens prétendants ruinés de Zéïa. Tant qu'elle avait été chez moi, elle n'avait rien à craindre et c'était peut-être la raison qui me l'avait amenée.

Dès qu'elle ne fut plus sous ma protection, ils pensèrent sans doute à se venger et ils le firent.

NOUA

« *In cha allah ! t'djif sena, ia kelb ben kelb* » (s'il plait à Dieu tu crèveras cette année, oh ! chien fils de chien.)

C'est en ces termes que la belle Noua apostrophait par une belle après-midi de printemps son mari, le vieux, vieux Kouider ben Achour.

Celui-ci devint furieux. Accroupi sur une natte posée à terre, il faisait de grands efforts pour se lever à l'aide de son bâton. Ses yeux clignotants, aux paupières rouges, ordinairement éteints, brillaient de colère.

Ses lèvres proféraient des injures, les « *kelba bent kelb* » (chienne fille de chien) sortaient pressés de sa vieille bouche aux trois dents branlantes.

Décidé à châtier sa femme, il parvint à se lever et s'approcha sournoisement d'elle, mais Noua le guettait et au mo-

ment où il levait son bâton, elle saisit un pilon et lui en appliqua un si vigoureux coup qui lui tomba entre les deux épaules avec un bruit sourd, que le vieux s'étendit tout de son long, la face contre terre, les bras écartés.

Pour obtenir un pilon comme celui dont venait de se servir Noua, voici comment on procède.

On prend un rondin de bois dur de soixante-dix centimètres de long environ et d'un diamètre de quinze centimètres. Sur vingt centimètres de sa longueur, on laisse au rondin son diamètre et sur les cinquante autres centimètres, on le réduit à six ou sept. Le gros bout sert à enfoncer les piquets de la tente, de la corde à cheval, etc. Le petit bout sert à piler dans un mortier en bois les oignons, les poivrons, le sel, et généralement tout ce qu'un ménage a à piler.

Noua ne se donna pas la peine de ramasser Kouïder.

Elle laissa ce soin à deux ou trois vieilles femmes qui le remirent sur sa natte.

Quant à elle, elle était magnifique de colère. « Comment ! s'écria-t-elle, ce n'est pas assez de malheur pour moi d'être mariée depuis quatre ans avec un fils d'esclave comme toi, il faut que tu veuilles me battre. Je ne sais pas qui me retient de te laisser crever de faim, car

« sans moi, tu crèverais de faim, tu le sais
« bien. Mais fais-y attention, si tu m'en-
« nuies encore, je me sauverai ou je t'en-
« poisonnerai. »

Le coup formidable qu'il avait reçu, ce flot de paroles qu'accompagnaient les regards de deux yeux flamboyants et surtout les dernières menaces de Noua, avaient calmé le vieux Kouider qui balbutiait « *el hak male, ia Lella, semani, semani.* » (Tu as raison, ô madame, pardonne moi, pardonne-moi).

Noua avait dix-neuf ans. Elle méritait le surnom de belle qui lui avait été donné. Grande, admirablement faite, elle avait la peau d'un blanc laiteux, sa tête, vue de profil représentait le type arabe dans toute sa pureté.

Vu de face, son visage offrait un ovale délicieux. Une profusion de cheveux noirs étaient enroulés en tresses autour de ses fines oreilles, le front était étroit, le nez droit. La bouche était trop petite comme disaient les Arabes, les lèvres, rouges naturellement, étaient encore rendues plus rouges par suite de l'habitude qu'elle avait de se servir du « *souak* » qui fait rogir les gencives et les lèvres en même temps qu'il entretient la blancheur des dents qu'elle avait toutes petites et admirablement rangées.

Cet ensemble était éclairé par deux immenses et profonds yeux noirs.

Elle était du pays où se passent les faits que nous racontons; à cette époque-là, vers 1880, Kouider ben Achour avait soixante-dix ans.

Son origine était peu connue. On supposait qu'il était fils d'une esclave comme le lui avait reproché Noua dans la dispute que nous avons relatée plus haut, mais on n'avait pas de certitude à ce sujet.

Ce qui donnait à ce dire une apparence de consistance, c'est que Kouider avait manifestement du sang nègre, sans avoir la figure d'un nègre, il était noir de peau non de ce noir luisant qui indique le soudanien pur, mais noir terne; il n'avait ni grosses lèvres, ni nez épaté.

Il avait eu une existence des plus accidentées.

De dix-huit à trente ans, il avait passé son temps à flaner ou à dormir le jour et à rôder la nuit, sillonnant le Sahara en tous sens à la recherche de quelque chose à voler, armé d'un immense fusil, d'un grand pistolet et d'un solide couteau.

Un soir, il avait trente ans; une opération commerciale qu'il méditait — il s'agissait d'enlever une douzaine de chameaux à une caravane et d'aller les vendre — ne réussit pas selon ses desirs.

Il fut payé de ses peines par une demi-douzaine de chevrotines qui se logèrent dans ses jambes et il renonça à aller plus loin.

L'endroit où cet accident lui était arrivé, se trouvait à deux jours de marche du plus prochain point d'eau.

Il se dirigea de ce côté. Le premier jour, il se servit de l'eau qu'il avait toujours dans une petite peau pendue à son cou pour boire, car il avait la fièvre, et pour laver et rafraîchir ses blessures.

Le lendemain matin, il ne put se remettre en route, ses jambes enflées lui refusaient leur service et il n'avait plus d'eau.

Il se recroquevilla dans son burnous rapiécé et déchiqueté et se prépara à mourir de fièvre, de soif et de faim après avoir soupiré « *m'ketoub* » (c'était écrit).

Il fit sa prière après avoir fait ses ablutions avec du sable et se coucha ensuite.

Au bout d'une heure, une réflexion lui vint qu'il y avait peut-être quelqu'un dans les environs.

C'était un espoir chimérique, car souvent, il avait couru pendant des semaines dans ce pays sans rencontrer âme qui vive.

Cependant, comme il ne voulait rien négliger pour essayer de se sortir de ce mauvais pas qui avait l'air d'être le dar-

nier, il saisit ses armes et tira en l'air, d'abord le coup de son fusil, puis celui de son pistolet,

Par le plus grand des hasards, une tribu nomade passait à un kilomètre environ de l'endroit où était couché Kouider.

La longue caravane de chevaux, de chameaux, d'ânes, de chiens, de moutons, de chèvres, de chameliers, de femmes et d'enfants, suivait, escortée par les cavaliers de tente, une vallée dont les bords peu élevés suffisaient néanmoins pour la cacher complètement aux regards à une très petite distance.

Intrigués par les deux détonations, les cavaliers voulurent se rendre compte de ce que c'était et partant dans la direction des coups de feu, ils ne tardèrent pas à découvrir Kouider.

Celui-ci leur raconta qu'il avait été attaqué la veille par des voleurs qui lui avaient pris ses deux chameaux, que comme l'attaque avait eu lieu la nuit, il avait pu leur échapper mais que blessé, il allait mourir si Dieu ne les avait envoyés à point pour le sauver.

Les nomades ne firent aucune difficulté pour l'emmener.

Un d'eux alla au galop chercher un chameau sur lequel on hissa Kouider après avoir pansé ses blessures et lui avoir fait avaler un litre de lait de chamelle.

Un cavalier qui n'avait pas de fusil se mit celui de Kouider sur le dos, un autre, pensant que deux pistolets valaient mieux qu'un, passa le sien à sa ceinture, un troisième prit son couteau.

Un quatrième jeta négligemment sur son chameau ses deux petites peaux qui servaient au recueilli à mettre sa provision d'eau et de farine.

Enfin le cheick, un vieillard vénérable à barbe blanche, soulagea Kouider d'un petit sac en cuir qu'il portait entre son burnous et sa chemise et qui contenait quelques charges de poudre et de balles coupées, des aiguilles, du fil, un peu de laine pour faire des burnous et vingt douros (cent francs.)

Kouider se garda bien de faire la moindre observation, il souriait même ; et se contenta de dire doucement au cheick : « Il y a cent francs ». « Bien », répliqua simplement l'autre, et la caravane, un moment arrêtée par cet incident, reprit sa lente marche.

La tribu qui avait recueilli Kouider était une de celles qui parcourent encore le Sahara entre Laghouat, le M'zab, Ouargla, la frontière tunisienne, Biskra et Bou-Sanda.

Elle était propriétaire d'une petite oasis et comme on était à l'automne, elle revenait s'installer près de ses palmiers pour

faire sa récolte de dattes, les mettre en magasin dans les maisons du village sous la garde de ses khammès qui y habitaient, prendre dans ces magasins du blé et de l'orge et répartir encore et toujours chassant devant elle ses chameaux, et ses moutons, allant d'un point à un autre, échangeant des coups de fusil avec ses voisines pour l'occupation d'un puits ou d'un trou où il y avait un peu d'eau.

A l'époque dont nous parlons, vers 1840, la France ne pensait pas à établir son autorité sur cette partie de l'Algérie. Aussi, les tribus qui l'occupaient s'arrangeaient-elles entre elles comme elles le voulaient et leurs membres, ne craignant rien, se livraient à leurs instincts de meurtre et de brigandage sans être gênés comme ils le sont aujourd'hui, par ces *chiens de Roumis*.

Il y avait un mois que Kouider avait été recueilli par la tribu, il était guéri.

La récolte avançait. Pendant ce mois, Kouider avait été d'une piété exemplaire, ne sortant presque jamais de la petite mosquée du village, la seule maison qui fut blanchie, murs et coupole à la chaux.

Pendant les douze années qu'il avait passé ses nuits à chercher à main armée le butin quotidien, sa distraction favorite, le jour, était d'aller s'étendre au frais

dans les *mahakma* (prétoires) de cadis et d'écouter juger les procès.

Doué d'une mémoire merveilleuse, il avait retenu une foule de préceptes du Coran, de sentences émanées des livres de jurisprudence musulmane et il avait employé son mois de convalescence à étonner par ses aperçus religieux et juridiques, les *kobars* (chefs) de la tribu.

Un incident qui se produisit presque à la fin de ce mois, fit encore ressortir davantage son érudition profonde et son ingéniosité.

L'oasis était traversée dans toute sa longueur par une *ségua* (ruisseau) qui amenait l'eau aux points où on voulait arroser.

A chaque sentier qui croisait ce ruisseau, comme faire un pont eût exigé un certain travail, on avait trouvé plus commode d'adoucir des pentes de chaque côté.

A force d'être fréquentées, ces pentes avaient mangé un peu de chacune des bords et avaient fait dans le ruisseau un petit réservoir qu'on appelle *makta* (gué) et qui servait de lavoir aux femmes qui y venaient aussi remplir avec commodité leurs peaux de bouc à eau.

Un jour, un colporteur juif qui suivait un de ces sentiers, arriva à une « *makta* » et s'arrêta ébloui.

Devant lui, toute seule, son espèce de

robe relevée jusqu'aux cuisses, les jambes dans l'eau jusqu'au milieu du mollet ; une jolie fille, toute jeune, s'était redressée en entendant le bruit qu'il avait fait et le regardait moitié effrayée, moitié souriante.

C'était la petite Aïcha, aussi coquette que jolie mais dont malheureusement les parents n'étaient pas assez riches pour lui acheter de beaux colliers en corail, de jolis bijoux en argent comme en avaient les autres jeunes filles de son âge.

Le Juif, son sac sur le dos, perché comme un héron sur la berge, jeta ses regards soupçonneux tout autour de lui et n'aperçut rien.

Il descendit la berge, s'arrêta au bord de l'eau, s'assit et tira de son sac des colliers et des bijoux comme ceux qu'ambitionnait si fort la pauvre Aïcha.

Celle-ci sortit de la séguia, monta à son tour sur la berge, explora les environs d'un coup d'œil circulaire et rassurée, redescendit et s'assit en face du Juif.

Que se passa-t-il alors ? Parbleu, il se passa après quelques pourparlers ce qui s'est toujours passé et ce qui se passera toujours en pareille circonstance lorsque les leçons de morale d'une mère ne combattent pas chez une jeune femme les instincts de la coquetterie.

Le Juif donna un collier de corail et deux bracelets en argent à Aïcha. Celle-ci

en échange ; lui donna... la permission de la presser sur son cœur et l'embrasser bien fort.

Quand je vous le disais que ce sera toujours la même chose !

Et cela ne date pas d'hier, voyez notre mère Eve ! sa mère n'avait pu lui donner des leçons de morale puisqu'il y a des gens qui prétendent qu'elle n'a pas eu de mère, et comme elle ne pouvait être coquette parce qu'elle était une femme simple et peu au courant de la mode, elle se laissa tenter par une gourmandise, par une pomme ! !

Je parierais volontiers que si Eve avait été parisienne, elle eut préféré des dormeuses en brillants ou tout simplement une rivière de diamants à ce fruit néfaste auquel nous devons nos douleurs ici-bas, le cidre et les normands.

Mais le résultat eut toujours été le même.

Malheureusement pour le colporteur et Aïcha, ils avaient été vus. Deux jeunes chenapans, excités par les beaux yeux et les coquetteries de la fillette, avaient juré de la suivre pas à pas, et au moment où ils la trouveraient seule, de la prendre, de la violer et de lui couper le cou au cas où elle refuserait de jurer par un serment terrible qu'elle ne dirait rien.

Ce jour-là, ils se croyaient bien près

de leur but. Cachés dans une touffe de palmiers, à vingt pas à peine d'elle, ils allaient s'élancer et la saisir lorsque le Juif était arrivé.

Ils avaient assisté furieux, au commencement de l'entretien et faisant le moins de bruit possible, ils avaient couru au village qui se trouvait tout proche.

A peine eurent-ils expliqué ce dont il s'agissait, que le village entier se vida ; hommes, femmes, ou du moins celles à qui il était permis de sortir, et enfants se précipitèrent vers « el makta » où les premiers arrivés surprirent flagrante delicto la malheureuse Aïcha dans les bras du colporteur.

En un clin d'œil, celui-ci fut enlevé et ficelé, ses effets furent mis en pièces. Tout le monde étant réuni, on discuta, comment on allait venger l'injure faite à la tribu.

Pensez donc, un Juif !! Les moins féroces en grinçaient les dents.

Aïcha profita du brouhaha général pour s'enfuir affolée.

Mais les deux mauvais garnements qui n'avaient pas abandonné leur projet, la laissèrent prendre un peu d'avance au travers des arbres, puis s'élancèrent sur elle. Elle n'opposa aucune résistance et les laissa faire ce qu'ils voulurent d'elle.

Kouider était venu un des derniers avec

le cheick. Il fut aussitôt consulté et demanda à réfléchir.

D'abord, d'une voix inspirée, il défendit à ceux qui avaient touché au Juif pour l'attacher, de s'approcher de leurs femmes pendant sept jours. Ces sept jours devaient être employés par eux à se purifier du contact qu'ils avaient subi.

Il s'appropriia le sac du colporteur, en prétendant connaître des prières et des versets qui lui permettaient à lui, de se préserver des souillures.

Enfin, comme on le pressait, il avisa un tronc de palmier renversé et le montrant, il dit : « ce sera là le tombeau du Juif. »

C'était un vieux palmier que son propriétaire, voyant sur le point de mourir, avait abattu en le coupant pour en faire des poutres.

L'arbre une fois à terre, on s'aperçut que son tronc, qui mesurait au bas un mètre de diamètre, était pourri à l'intérieur sur une longueur de trois mètres.

On le coupa à cette hauteur, on fit des poutres avec la partie supérieure et la base du tronc resta sur place, vide, et présentant à ses deux extrémités des ouvertures béantes.

Kouider imagina séance tenante ceci :

On irait chercher une vieille couverture hors de service, on l'étendrait à terre,

Avec des batons, on ferait rouler le

Juif dessus pour ne pas le toucher. Alors quatre hommes prendraient les coins de la couverture, porteraient le patient au-dessous du palmier qu'on ouvrirait à coups de hâche à la partie qui se trouverait en dessus. Le colporteur serait fourré dans la cavité avec la couverture, découvert pour qu'on put bien voir ses grimaces et le feu serait mis sous le tronc.

Oh ! ce ne fut pas long, on trouva vite une vieille couverture, le malheureux fut poussé dessus, enlevé et déposé dans le tronc de l'arbre.

Des hommes coururent chercher des branches sèches, on en garnit le dessous du palmier et le feu y fut mis.

Le tronc se mit à brûler lentement car le bois de palmier, même quand il est très sec, ne flambe pas et se consume petit à petit. On en avait au moins pour deux jours.

C'était charmant.

Mais le Juif leur joua un tour de sa façon.

Il en avait au moins pour une nuit et un jour avant d'être même incommodé par le feu.

Il jugea à propos de mourir de peur le premier soir et ce ne fut que son cadavre qui cuisit ensuite pendant deux jours à la grande joie de tous les enfants, filles et

garçons qui chantaient et dansaient autour du tronc.

Le troisième jour, on eut vainement cherché quelque chose qui eut pu faire penser qu'il y avait eu là un homme.

Il n'y avait plus qu'un tas de cendres noires. On m'a montré la place.

Quant à Aïcha, elle reçut tant de coups qu'elle en resta idiote et atteinte d'une maladie nerveuse qui la faisait tressaillir au moindre bruit, à la moindre parole prononcée un peu haut.

Elle devint vite vieille, vieille et il suffisait de prononcer en sa présence le mot *youdi* (Juif) pour la faire tomber à terre où elle se roulait en poussant des cris inarticulés.

Kouider avait encore gagné en considération à la suite de cet incident si bien que, quoiqu'il ne sut presque pas lire et pas écrire du tout, la tribu résolut d'en faire son cadi.

C'était lui qui était chargé des mariages, des divorces, des contestations de toutes sortes.

Il resta ainsi six ans.

Comme il sentait bien qu'il n'avait été nommé par aucune autorité sur laquelle il aurait pu s'appuyer, mais seulement du consentement de tous ; pendant les premières années, il s'abs tint de faire ce qu'ont fait depuis presque tous ses confrères.

res nommés et soutenus par nous. Il remplit à peu près bien ses fonctions, rendant une justice passable.

Mais la tentation était trop forte et il finit par considérer comme devant gagner son procès, celui des deux adversaires qui se présenterait devant lui avec le plus grand nombre de témoins.

Lisez : de douros.

On commençait à murmurer dans la tribu.

Un jour qu'il avait prononcé de force le divorce entre une femme et son mari et qu'il avait remarié la même femme à un individu qui se vantait de lui avoir donné deux cents francs pour faire ce beau coup là, la rumeur devint si menaçante qu'il songea sérieusement à s'en aller.

Un soir, il mit une belle selle qui ne lui appartenait pas sur le dos d'un magnifique cheval qui appartenait à un de ses voisins et laissant sa tente à peu près vide de provisions, mais pleine de trois femmes qu'il avait épousées depuis qu'il était dans la tribu et d'une nichée d'enfants qu'il avait eus d'elles, il s'en alla.

Les femmes retournèrent chez leurs pères emmenant chacune ses enfants.

Pour lui, il vint où nous le trouvons aujourd'hui.

Il avait apporté avec lui un sac contenant un nombre respectable de douros. Il

vendit un bon prix le cheval qu'il avait emprunté.

C'était en automne. L'année précédente avait été mauvaise. Celle dans laquelle on se trouvait l'était encore davantage.

L'autorité d'alors ne badinait pas avec la rentrée des impôts.

Kouider arrivant avec une somme de bon argent liquide, se rendit acquéreur à vil prix de très beaux jardins.

En rien de temps, il devint un des plus riches propriétaires du pays.

Il avait alors trente six ans. Pendant vingt ans, il mena une vie de pacha rentier, faisant l'aumône, dirigeant les prières le matin, à quatre heures de l'après-midi et le soir, alors que tous les fervents du village, placés en ligne à trois pas derrière lui, élevaient les mains quand il les élevait, se courbant, frappant la terre de leurs fronts, tous ensemble et en même temps que lui.

Quiconque eut vu ce grand diable dans ses draperies blanches qui faisaient ressortir encore le noir de son visage, de ses bras et de ses jambes, l'air onctueux, prier avec une gravité solennelle, ne se fut jamais imaginé qu'il avait à se reprocher quelques centaines de vols à main armée et une douzaine d'assassinats pour le moins.

Il est certain que des touristes lui eus-

sent donné le bon Dieu sans confession et du sidi plein la figure.

Kouider était très orgueilleux et très despote chez lui.

Il changeait souvent de femme, divorçant celle-ci qui avait cessé de lui plaire et se mariant quelques jours après avec une autre. Il croyait de sa dignité d'en avoir toujours trois, et ne demandait jamais de diminution sur la somme qu'il avait à compter à la divorcée « hak el rek-ba », quand il voulait divorcer sans motifs.

Mais ces fantaisies coûtent cher et vers cinquante-cinq ans, il s'aperçut qu'il n'avait plus rien ; il dut restreindre son train.

Il tira le plus possible des dots de ses filles, ses nombreux garçons se dispersèrent et il resta presque dans la misère.

Comment se fit-il que quatre ans avant que commence cette histoire, à l'âge de soixante-six ans, il eut obtenu Noua, cette belle jeune fille ?

C'est ce que nous allons expliquer.

Noua était la fille d'un contemporain de Kouider, nommé Attala. Ils avaient le même âge.

Attala et Kouider, lorsque celui-ci était venu s'établir dans le pays, étaient dans la même situation de fortune, mais Attala avait administré la sienne habilement et

était resté riche, tandis que Kouider dissipait son bien.

De sa dernière femme, Kouider avait eu une jeune fille qui avait en ce moment quinze ans et qui se nommait *Richa* (plume).

En effet, rien de si léger que Richa la richeuse qui chantait toujours, dansait en marchant et vivait insoucieuse au jour le jour.

Elle avait un profil de brebis noire, car elle avait hérité de son père une peau couleur de suie, mais elle était bien gentille quand même avec ses deux grands yeux rieurs. Oh ! quels yeux !

On eût dit des îles de velours noir nageant dans des lacs blancs aux reflets bleus.

Richa et Noua étaient du même âge. La première allait souvent chez la seconde où le garde-manger était mieux garni que chez elle.

Le vieil Attala sentit-il remuer son vieux cœur ??

Il fit demander Richa à Kouider contre cent douros (cinq cents francs) et poussa jusqu'à deux cents douros.

Kouider fut intraitable, il ne voulait pas marier sa fille, disait-il, il n'avait plus qu'elle.

Puis il fit offrir à Attala de faire un échange.

« Donne-moi Noua, lui faisait-il dire, et je te donnerai Richa. »

Attala réfléchit qu'après tout, Noua n'était qu'une fille et ces deux bons excellents vieux firent un troc.

Richa avait plusieurs raisons pour ne pas redouter ce mariage.

D'abord, elle avait son insouciance, puis la conscience d'avoir un museau joli, c'est vrai, mais désagréablement noir, puis, elle avait goûté de la cuisine de la maison d'Attala et enfin, elle allait pouvoir avoir de belles robes, de beaux voiles, etc., puisque Attala était riche.

Aussi, ne fit-elle pas la moue et les jours qui suivirent la cérémonie, parut-elle aux yeux éblouis de ses amies qui vinrent la visiter, dans des atours plus beaux que ceux qu'elle avait jamais osé rêver.

Attirée par la loi des contrastes, elle n'aimait que le blanc, aussi, assise sur sa natte avec une robe blanche, un voile blanc qu'elle élargissait savamment autour d'elle ressemblait-elle à une mouche dans du lait.

Noua, au contraire, cria, tempêta, mais il fallut obéir à son père.

Le soir de ses nocces, Kouider en s'approchant d'elle reçut une telle bordée de coups de poings et de coups de pieds qu'il s'en alla tout penaud.

Il n'était plus assez jeune pour la faire

attacher comme cela se pratique souvent.

Une deuxième tentative qu'il fit trois jours après ne lui réussit pas mieux.

Le cinquième jour, Noua se sauva de chez lui et revint chez son père qui tremblait que Kouider lui redemandât Richa et qui lui dissuada de demander le divorce.

C'est ce que Noua voulait faire sous le prétexte que Kouider était impuissant et elle parlait d'offrir au cadi de faire la preuve en présence de témoins.

Si quelquefois des jeunes gens, accusés de cela par leurs femmes, consentent à faire cette preuve, c'est qu'ils sont sûrs d'eux, de leurs bonnes intentions ; mais Noua, en fine mouche arabe qu'elle était, savait bien que les soixante-six ans de Kouider l'empêcheraient d'accepter cette épreuve délicate.

Elle fut ramenée par son père chez son mari qui s'en remit au temps et à la douceur pour l'aider à mener ses projets à bon but.

Il donna l'ordre à tous les habitants de la tente d'obéir à Noua et donna à celle-ci l'autorisation de châtier ceux ou celles qui ne l'écouteront pas. Il n'y avait plus là que quelques vieilles femmes et des enfants.

Noua ne tarda pas à manquer de tout dans cette pauvre demeure.

Cela lui était d'autant plus sensible qu'elle n'avait chez son père, manqué de rien.

Elle prit un amant, puis deux, puis dix.

Chacun d'eux apportait son tribut. Un jour, c'était un qui arrivait avec un mouton coupé en morceaux et cuit, qu'il sortait du milieu d'un tas de chiffons infects enfermés dans une sordide peau de bouc.

Celui-ci avait passé le premier quart de la nuit précédente à voler ce mouton et les trois autres quarts à le tuer, le dépouiller, le dépecer et le faire cuire.

Le lendemain, de bon matin, c'était un autre qui apportait un sac de blé ou de dattes d'une provenance douteuse.

Une autre fois, un autre arrivait avec des morceaux de bijoux brisés exprès pour qu'on ne put pas les reconnaître et qu'on faisait refondre pour en faire des nouveaux.

Tous donnaient de l'argent.

Le vieux Kouider se réhabitua petit à petit à manger des dattes bien mures, bien tendres que ses gencives édentées parvenaient seules à mâcher.

Cela lui allait aussi d'avoir son couscous bien beurré et un morceau de viande à déchiqueter après.

Au lieu d'un burnous en loques avec lequel il rôdait avant son mariage avec Noua et la gandoura percée avec laquelle

il allait, pieds nus, appuyé sur son bâton faire la causette au café maure où il regardait d'un œil d'envie les autres boire voluptueusement leur café en humant bruyamment, il avait maintenant un bon burnous, une gandoura, un turban et une chechia propres.

Ses pieds s'enfonçaient dans d'immenses babouches jaunes et il avait toujours aussi quelques sous pour boire enfin à son tour le précieux *kaoua*.

Il connaissait la provenance de tout cela, répondait avec gravité au bonjour des amants de sa femme, qui du reste, déclaraient tous que c'était à lui seul qu'ils apportaient leurs dons.

Ils affectaient pour lui une grande vénération et ne l'appelaient jamais autrement que *cheick Kouider*.

Si Kouider conservait son affection à ceux qui venaient voir sa femme et qui apportaient, en revanche ; il avait en exécution profonde un grand beau garçon de vingt-cinq ans, pauvre comme Job et qui, pendant deux ans, avec son burnous rapiécé à mille endroits, avait suivi Ncua partout dans les fêtes, mariages, circoncisions, pèlerinages etc. etc. où se rendent les femmes arabes.

Pendant deux ans, Sliman ben Ali, c'était le nom de l'amoureux, arrivait où était Noua, s'accotait n'importe à quoi et

la regardait avec de grands yeux ravis, ne lui demandant ni ne lui disant même jamais rien.

Un jour, touchée de cette contenance, elle lui sourit.

Ce fut un rayon de soleil dans la vie de Sliman qui n'ayant absolument rien et ne pouvant pas travailler — personne, même pas lui n'a jamais su pourquoi — végétait péniblement et passait sa vie à ne pas manger à sa faim, à aller toujours en loques et à rêvasser à Noua.

Trois jours après, grâce à une vieille femme envoyée par elle, Noua et Sliman se rencontrèrent. C'était la première fois que la fille d'Attala aimait et je ne plains pas Sliman outre mesure.

Le bonhomme Kouider s'aperçut bientôt de cet accroissement et manifesta son mécontentement de voir qu'il n'était pas en rapport avec l'accroissement des apports.

Ce mécontentement devint de la fureur lorsque Noua, qui jusqu'alors avait méprisé profondément le commerce, se mit à vouloir en faire et qu'elle vendit une douzaine de chèvres et de moutons dont elle cacha sans doute le produit puisqu'on ne le vit pas à la tente.

Quatre jours après, Sliman parcourait fièrement le pays habillé à neuf.

Kouider devina la provenance de ces

prodigalités, il traita Sliman de mauvais sujet devant Noua à laquelle il défendit de de revoir ce coquin-là, de lui parler et même d'en parler.

Sliman était cause de la dispute par le récit de laquelle nous avons commencé cette histoire.

La situation était des plus tendues.

Un jour, Kouider était allé faire ses ablutions dans un jardin appartenant à Attala qui était en même temps son beau-père et son beau-fils.

Il avait tiré de l'eau d'un puits au moyen d'un seau en cuir qu'il avait péniblement amené à l'orifice, grâce seulement au contre-poids fixe à l'extrémité inférieure de la perche à bascule en usage dans le pays.

Ses ablutions faites, il était monté sur le talus formé par les terres retirées du puits, lors de son creusement et le trou béant à ses pieds, le visage tourné vers l'Est, il avait commencé une prière qu'il ne se doutait pas devoir aller finir dans l'Eternité.

Sliman ben Ali passait là, *par hasard* !

Il choisit le moment où le vieux Kouider s'inclinait, le saisit par derrière d'une main, à la nuque et appuyant sur les reins un vigoureux coup de pied, il l'envoya la tête la première dans le puits.

Le matin même, on avait arrosé le jardin et toute l'eau du puits en avait été ti-

rée. Il en restait à peine trente-cinq à quarante centimètres.

La tête de Kouider alla toucher une pierre, il fut étourdi et se noya dans le peu d'eau qu'il y avait.

Sliman avait fait là un coup habilement exécuté.

En admettant que le vieux ne fût pas tué ou noyé et qu'il parvint à se sortir de là, il lui était impossible de dire d'une façon certaine qui l'avait précipité.

Sliman ne perdit pas de temps. Après avoir effacé ses traces et s'être assuré qu'il était seul, il prit ses jambes à son cou, piqua droit à travers la plaine pour n'être rencontré par personne et fit tout d'une traite le trajet qu'il y a de chez eux à un village où la veille, avait eu lieu le marché : quarante kilomètres !

Il courut ostensiblement les cafés maures, regrettant, disait-il, de ne pas avoir conclu au marché de la veille une affaire où il y avait de l'or à gagner et où lui et celui qui vendait s'étaient tenus à quelques francs près.

Cela lui donnait un alibi.

Il revint le deuxième jour et parut tout étonné en apprenant que Kouider avait disparu et que depuis l'avant-veille au soir, on le cherchait inutilement.

Il alla voir Noua et lui insinua l'idée de faire regarder dans le puits. « Pensez donc,

« un homme si vieux ! il a pu vouloir aller boire et il sera peut-être tombé. »

Noua, sans dire de qui elle lui venait, car elle se doutait bien de quelque chose, fit part de cette idée à ceux qui cherchaient et bientôt le cadavre de son mari lui fut apporté démesurément enflé.

Elle ne se jeta pas sur lui pour l'embrasser et fit tout simplement cette remarque que s'il était laid de son vivant, il était hideux après sa mort.

On pense bien que le deuil ne dura pas longtemps et Noua se remaria bientôt avec Sliman.

Mais là, encore, elle fit une triste expérience.

Sliman était pauvre, mais jaloux. Il commença par supprimer tous les apporteurs de cadeaux et la gêne se fit bientôt sentir dans le ménage.

Cette gêne amena des querelles et comme Noua avait l'habitude de commander, elle s'irrita de voir que son mari ne tenait aucun compte de ses observations et continuait à manger sans souci, d'abord les douros qu'elle avait, puis les bijoux qu'il vendit sans jamais apporter à la maison qu'un visage gravé, repu et satisfait.

Elle s'ouvrit de cette situation à deux ou trois des fils de son premier mari, que la mort de leur père avait attirés dès qu'ils l'avaient connu, et qui dans l'espoir déçu

d'avoir à gratter quelque chose sur une succession absente, avaient quitté pour rien les lointains pays où ils étaient partis après la ruine de Kouider.

Elle leur déclara même que c'était Sliman qui avait jeté leur père dans le puits et qui l'avait menacée de la tuer si elle le dénonçait et si elle ne se mariait pas avec lui.

Quelques jours après cette confidence, Sliman sortait du café maure où il était resté jusqu'à onze heures du soir pour entendre raconter une magnifique histoire débitée par un causeur de profession de passage.

Au moment où il arrivait au détour d'une rue, il s'affaissa tout à coup, il venait de recevoir en pleines côtes toute la lame d'un long couteau. On le trouva mort le matin.

Jamais on ne sut qui avait fait cela.

Les fils du vieux Kouider restèrent encore deux ou trois jours et regagnèrent leur pays d'adoption.

Nous se trouva veuve une deuxième fois. Elle allait avoir vingt ans.

Elle se promit de ne pas se remarier et rentra chez son père.

Depuis un an, Richa était morte, morte comme cela, sans dire pourquoi. De fait Richa (plume) elle avait toujours été, et (plume) elle était restée, toujours aussi lé-

gère, aussi ricuse ; elle mourut en souriant.

Attala était bien vieux ; il avait vu mourir successivement tous ses fils et toutes ses filles. Les premiers lui avaient laissé quelques enfants mâles qui devaient hériter de la plus grande partie de ses biens.

Noua se mit en devoir de mettre ordre à cela. Elle accabla son père de cajoleries, de soins et bientôt le vieillard fit tout ce qu'elle voulut.

Elle lui fit vendre petit à petit ses maisons, ses jardins, vendant cher et se servant de l'argent pour racheter en son nom à elle, d'autres jardins, des chameaux, des moutons.

Comme elle n'était pressée ni pour vendre ni pour acheter, elle choisit ses moments, vendit très-cher et acheta à des prix très-avantageux à des gens qui étaient eux, pressés par différentes causes.

Quand son père mourut, trois ans après, le cadi amené par les héritiers pour faire le partage, ne trouva plus que des vétilles.

Un fait existait, Attala avait vendu régulièrement tous ses biens, ce qui était son droit.

Quant à Noua, comme on lui demandait où elle avait pris l'argent pour faire ses achats, elle répondait que cela ne regardait personne.

Elle prit avec elle, chez elle, trois tout petits neveux et trois petites nièces toutes jeunes avec leurs mères.

Cela lui fit en même temps une petite société, des servantes et une réputation de bonté, car tout ce monde-là était dans la misère.

Comme elle n'avait que vingt-trois ans, qu'elle était toujours belle et qu'elle était surtout ardente comme le sont beaucoup de femmes de ces pays, elle n'avait pas renoncé aux joies de l'amour, seulement, comme elle avait subi la tyrannie de maris et d'amants, elle résolut de n'avoir plus ni l'un ni l'autre.

Parmi les khammès installés dans ses jardins, elle en choisit un jeune, suffisamment beau et vigoureux; et l'installa dans sa maison avec sa femme et ses deux enfants.

C'est le seul homme qu'il y ait dans la maison. Elle lui a acheté des armes pour garder la nuit, elle l'habilla convenablement parce que c'est lui qui l'accompagne lorsque, sur sa mule, elle va visiter des amis dans les villages voisins, ou qu'il lui prend fantaisie d'aller au bain à la ville.

C'est lui qui passe les marchés, qui vend les récoltes, qui surveille les travaux des jardins, les bergers, c'est encore lui qui

conduit les femmes de la maison au bois ou à l'eau

La maison de Noua a été intelligemment arrangée.

Les murs sont hauts, solides et garnis au faîte de paquets d'épines.

La porte d'entrée est massive, en cèdre avec de gros clous en cuivre ; elle ferme au moyen de deux verrous et d'une forte serrure.

Cette porte donne accès dans une grande chambre où on reçoit les étrangers qui ne dépassent jamais cette pièce.

Au fond, s'ouvre une autre porte sur la cour ou plutôt le jardin, car cet emplacement long et large de vingt mètres, est couvert d'arbres fruitiers et de vigne grimpante.

Des galeries couvertes donnent sur des magasins.

Au-dessus des galeries sont les chambres des familles qui occupent la maison.

Noua s'est réservé tout un côté pour elle. Elle a là trois grandes chambres.

La première est remplie des provisions de quelque valeur.

Celle du milieu, qui sert de salle à manger à la maîtresse, sert aussi de salle de réception pour les visiteuses qui viennent la voir et lui demander un conseil ou une aumône.

Elle est garnie de nattes, de tapis et de coussins.

La troisième est la chambre à coucher. Elle a une fenêtre grillée donnant sur la cour. Le lit, très bas et très large, occupe un réduit placé dans un angle et caché par un petit mur en briques de un mètre et demi de hauteur.

Dans un angle, chose étrange dans une maison arabe, il y a une cheminée sur laquelle se payane une glace.

Le plancher, carreaux blancs et bleus, est recouvert d'un épais tapis.

Tout autour, des caissons, peints alternativement en vert, en bleu et en rouge, sont rangés le long des murs et contiennent les effets, le linge, les bijoux, les titres et l'argent.

Deux personnes ont seules, en dehors de la maîtresse de la maison, le privilège d'entrer dans cette chambre.

Ce sont : une vieille négresse et le bienheureux khammes élevé aux fonctions de factotum, « sidi Ahmed » comme on l'appelle dans la maison.

La négresse fait dans le jour et sous les yeux de sa maîtresse, le lit, nettoie, lave partout et s'en va.

Presque tous les soirs, sidi Ahmed s'entend appeler par une voix à laquelle il ne fait pas répéter deux fois son appel.

Il monte vivement, laisse ses souliers à

la porte qu'il referme soigneusement derrière lui. Il reste ordinairement une demi-heure.

Il dit que chaque jour, ainsi, il va..... rendre compte à Noua de ce qui s'est passé dans la journée et prendre ses ordres pour le lendemain.

Jamais on ne l'a entendu se plaindre de cette partie de son service, on a seulement remarqué que quand il s'absente pour affaires pendant plusieurs nuits, ses deux frères Ali et Mohamed dont l'un est boiteux et l'autre borgne, viennent coucher à la maison pour la garder, mais que jamais, au grand jamais on n'a entendu Noua appeler l'un d'eux pour se faire rendre compte de quoi que ce soit.

Un jour, Noua s'ennuyait dans le jardin. Elle entr'ouvrit le judas de la porte donnant sur la chambre des bêtes.

Il y avait là, nonchalamment couché sur une natte, le coude appuyé sur un coussin et fumant, rêveur, une cigarette, un magnifique cavalier des spahis, drapé dans ses deux burnous blanc et rouge.

Il était de passage et connaissant l'hospitalité qu'on recevait chez elle, il était venu frapper à sa porte et avait prié sidi Ahmed de le recevoir pour ce jour-là lui et son cheval.

Sidi Ahmed, qui avait des ordres, fit

mettre son cheval à l'écurie et conduisit le cavalier dans la chambre des hôtes.

Noua referma le guichet. Elle monta à sa chambre, se peignit les sourcils, essaya un joli voile en tulle vert moucheté d'étoiles dorées, se regarda dans la glace, se sourit, et appela sidi Ahmed.

Celui-ci monta aussitôt. Noua lui expliqua qu'elle avait entendu dire qu'il y avait en bas, chez elle, un spahi de passage et qu'elle voulait le voir parce qu'elle voulait savoir comment il faudrait s'y prendre pour adresser à l'autorité une réclamation au sujet d'un vol de chameaux dont elle avait été victime le mois précédent.

Sidi Ahmed ne fit pas d'observation et alla chercher le spahi.

Noua engagea celui-ci à entrer dans la chambre du milieu puis, congédiant sidi Ahmed d'un geste :

« Va, lui dit-elle, descends, je t'appellerai. »

La consultation dura une heure au bout de laquelle Noua appela le factotum pour reconduire le spahi.

Celui-ci souriant, était debout sur la porte. Noua était assise au fond de la pièce elle avait le visage animé, les yeux brillants.

Elle salua d'un *t'mechi bel afia* (va avec la paix) et d'une voix qui parut tremblante

à sidi Ahmed, le spahi qui semblait s'en aller à regret et qui lui rendit son salut par la formule : *qu'il (Dieu) augmente ton bien.*

Le soir et le lendemain soir, sidi Ahmed remarqua que Noua ne l'appelait pas pour la conférence ordinaire.

Le surlendemain, il se permit une allusion transparente au sujet de la consultation donnée par le spahi.

Noua, qui était couchée, se leva d'un bond et lui dit :

« Et après, ne suis-je pas libre de faire » ce que bon me semble, ce que je veux ?
Qu'es-tu autre chose ici que mon serviteur ? Si mon service ne te convient plus, » va-t-en, je trouverai facilement un autre chien comme toi. »

Sidi Ahmed baissa la tête et se confondit en excuses, Noua daigna pardonner et le soir même, les conférences reprirent leur cours.

Il y a quelques années que cela dure, le bien ne fait que s'accroître chez la veuve de Kouider et de Sliman.

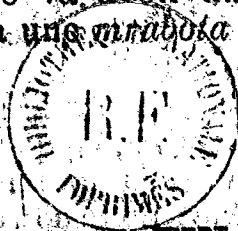
Par des aumônes bien placées, elle a su se faire une réputation de bonté et de générosité bien connue au loin à la ronde.

Une grande quantité de bons apôtres désirant se retirer dans ce bon fromage qui est la maison de Noua lui ont fait faire des propositions de mariage, lui faisant

représenter qu'il était peu convenable
qu'une jeune et jolie femme comme elle
restât en état de veuvage.

Elle a invariablement répondu qu'elle
n'avait pas besoin de sainséants pour man-
ger son bien.

On ne l'appelle plus que *Lella Noua*
(madame Noua) et j'espère pour elle que
quand elle va avoir un certain âge, elle
deviendra une *mrabota* très considérée.



FIN